

liberté et une meilleure existence ; et voilà que par l'esprit de parti et de division chez les démocrates et les républicains, ils reçoivent en compensation la mort avec toutes ses horreurs : au point que les Consuls des puissances étrangères sont intervenus officiellement en faveur de ces malheureux à qui ils doivent protection. La conscription, que Pie IX n'a jamais voulu établir dans ses Etats, bien qu'elle lui fut fortement recommandée, pour ne pas dire presque imposée, ainsi que le code Napoléon et autres réformes empruntés à l'esprit nouveau, et dont on reviendra si les peuples reviennent au régime des vrais principes ; la conscription n'a point de chance dans un pays où règnera encore le véritable amour de la patrie, ainsi que les lois de l'honneur et le devoir de la conscience. La France a eu toute une longue et bien glorieuse histoire militaire avant l'établissement du régime de la conscription : régime dont il suffit de se rappeler l'époque bouleversée et menaçante pour en apprécier la juste valeur. C'est un sujet qui a besoin d'être bien médité par les peuples du jour avant de le consacrer par la sanction des lois. Quel mérite a-t-on de servir sa patrie sous les coups aveuglés du sort et sous la contrainte rigoureuse des lois ? Que n'y aurait-il pas à dire sur cette création nouvelle au point de vue de la liberté du citoyen, du patriotisme, de l'honneur et du devoir, si, aux temps où nous sommes, on accordait encore à ces choses la valeur réelle et puissante qu'elles ont eue dans le passé ? Il faut aux Fédérés du Nord des soldats, et non des mercenaires ou des esclaves d'un nouveau genre. On l'a déjà dit ; ils veulent triompher, mais autant par le sang d'autrui acheté ou forcé, que par leur propre dévouement à la patrie. Les hommes du Sud nous paraissent entendre mieux toutes ces choses, savoir, l'art de se battre, la liberté, le patriotisme, le devoir et l'honneur.

De ces considérations, passons aux nouvelles victoires des Français au Mexique. Mexico a dû céder comme Puebla. Le parti Juarez est défait, et le peuple Mexicain délivré de son joug, a été appelé à se donner librement un nouveau gouvernement. Si toutes les informations sont exactes, le général français, Forey, s'est honoré à tous les points de vue dans cette pénible expédition. Après avoir reçu tout pouvoir de la part des Mexicains pour assurer et organiser sur le champ la nouvelle situation, le général a remis noblement ce pouvoir, une fois sa mission remplie, aux mains d'un conseil national et d'un exécutif chargé du pouvoir suprême. Les réglemens adoptés jusqu'à ce jour pour diriger le nouveau gouvernement, sont pleins de sagesse ; et si le peuple lui-même se fait sage, en faisant taire l'esprit de parti qui lui a fait tant de mal, ce peuple reprendra sur la scène du monde le degré d'importance, de prospérité et de gloire qu'il a occupé dans l'histoire. La religion, ses biens et ses ministres, ont déjà trouvé des garanties dans le nouveau régime, ainsi que les droits de la propriété, de la justice et de la vraie liberté. La Révolution et son vilain esprit, avec ses spoliations et ses doctrines perverses, va, paraît-il, disparaître là avec Juarez et les

siens. Tous les partisans de l'état de chose précédent, de quelque côté qu'ils fussent, sont appelés à la conciliation et au soutien du gouvernement nouveau. S'ils sont de bonne foi et qu'ils aiment vraiment leur patrie, ils n'ont rien à craindre ; l'amnistie la plus franche leur est assurée. Le général Forey, comme tout homme sage dans les crises nationales du jour, conseille l'union et la concorde. Cette vérité, qui ferait si bien ici comme ailleurs, demande à être exposée en quelques mots : " Que tous les hommes honorables, dit le général victorieux, que les citoyens modérés de toutes les opinions s'unissent en *un seul parti*, celui de l'ordre." "*Ne caressez pas, ajoute-t-il, la vue mesquine de la victoire d'un parti sur l'autre. Abandonnez ces dénominations de libéraux et de réactionnaires qui ne servent qu'à engendrer la haine, qu'à perpétuer l'esprit de vengeance, qu'à exciter toutes les mauvaises passions. Proposez-vous, avant tout, d'être Mexicains et de vous constituer en une nation unie afin d'être forts et grands, puisque vous avez en mains tous les éléments nécessaires pour cela.*"—Il n'y aurait que trois mots à changer dans ces vérités pour qu'elles convinssent, on ne peut mieux, à notre propre situation politique. Ce sont les mots *Mexicains* et *réactionnaires*, auxquels il faudrait substituer ceux de *Canadiens-français* et celui des partis qui nous divisent.

Ceci nous conduit à ne pas laisser notre Amérique, sans toucher directement à nos propres intérêts.—Les dernières pluies ont fait merveille partout. Les foins, déjà commencés en quelques endroits, vont se continuer rapidement au commencement du mois. Comme on l'avait espéré, ils seront de beaucoup meilleurs que l'année dernière, quoiqu'ils aient souffert assez généralement de la sécheresse. D'un autre côté les grains épieux partout et donnent une nouvelle espérance. Espérons tout-à-fait que la moisson ici, comme chez nos voisins et en Europe, aura un bon rapport, ainsi que les journaux l'annoncent.

Nos affaires publiques restent dans le même état qu'il y a quinze jours. On prépare l'ouverture des Chambres, on complète le nouveau ministère, on s'exerce à la conciliation sans trop réussir, on fait à cet égard des plans, des marches, des tentatives réciproques ; mais le résultat final et désiré de tous est encore à venir. Un défaut mutuel de confiance, des insinuations à perte de vue, ou des craintes plus ou moins fondées, éloignent les partis, il semble, plus qu'elles ne les rapprochent. Mais le terme de tout cela, d'une façon ou d'une autre, est arrivé. Les énigmes vont bientôt laisser voir le jour. Quel sera-t-il ? Dans tous les cas, il serait bien fâcheux que notre Parlement ne reprit ses travaux que pour obtenir des subsides, ou pour servir de champ-clos, encore une fois, aux luttes personnelles des partis. Combien les intérêts généraux et journaliers du pays n'ont-ils pas déjà souffert de ces malheureux conflits, à commencer par la colonisation et l'agriculture en général ? Qu'ils cessent donc enfin, pour que devenant *unis, forts et grands*, les canadiens-français arrivent, en effet, aux